

Valet, mon beau valet

Il était un valet, dans un lointain royaume, qui n'avait d'yeux que pour sa princesse. Chaque jour, chaque nuit, au rythme des lueurs éthérées de l'astre doré, Adarsha avait pour mission de satisfaire les moindres désirs de sa belle. Comme une ombre que les voûtes aux reliefs ciselés étendaient sur les carreaux d'ivoire, il ne se détachait jamais de sa princesse, fidèle serviteur, veillant à interpréter tous ses gestes, du mouvement gracile de ses doigts jusqu'aux battements de ses cils. Et dans le plus grand des secrets, le valet entretenait sa passion, sa vénération, d'une flamme éternelle et inaltérable. Oui, il donnerait sa vie sans hésiter pour simplement continuer à respirer le même air qu'elle.

Bien sûr, la princesse n'en savait rien. Comme elle ignorait qu'ils se croisaient autrefois dans un palais jamais assez grand pour leur jeux d'enfants. Qu'ils appréciaient avec l'inconscience du rang et les amitiés juvéniles, ces tranches de vie insouciantes que leur jeune âge pouvait offrir. Prise dans le tourbillon du pouvoir, la princesse avait oublié tout cela. Mais pas Adarsha. Lui avait vu cette affection enfler, grossir, envahir son cœur jusqu'à l'occuper entièrement. Et puis, par la force du destin, il était devenu son valet. Douce contrainte, toutefois, que de devoir servir la femme qui hantait ses pensées. La vie avait voulu l'attacher à ses pas, et il la dévorait secrètement du regard sans qu'un seul des siens ne vienne effleurer sa livrée. Et vous savez quoi ? Adarsha s'en fichait. Il s'était habitué à cette abîme infranchissable qui destinait ceux qui ne portaient pas la couronne à se mettre au service des bien nés. Il n'était qu'un valet parmi tant d'autres. Un domestique noyé dans la masse servile. Son quotidien monotone lui permettait d'apprécier les choses simples. Et la chance lui avait souri. Après tout, il passait son temps à servir le plus bel être du royaume, et puisse le ciel lui accorder cette grâce jusqu'à la tombe, quitte à n'être pour elle qu'un fantôme passager.

Il le croyait du moins... Jusqu'à ce que ses iris clairs le traversent.

Un jour comme un autre. Une énième tâche de sa routine bien établie. Et puis, un soupir. Un regard. Un moment suspendu gravé dans le marbre. Adarsha s'était pétrifié lorsque les prunelles d'azur avaient balayé son visage, s'y attardant plus qu'à l'accoutumée. Il pensa d'abord avoir rêvé. Lui qui ne s'était jamais senti digne d'une telle attention, voilà que les yeux de sa majesté glissaient sur lui comme la caresse d'un rayon printanier. Et puis, un sourire. Comme pour ancrer le souvenir. Comme pour trancher ses doutes. Le plus doux, et le plus puissant à la fois. Celui qui élève une prière du fond des âges, qui propage un chuchotement léger, fragile et indestructible, traversant mers et montagnes pour apporter la foi. Celui-là traversa le corps entier du jeune valet pour harponner son cœur.

Et, à partir de cet instant, l'esprit d'Adarsha ne connut plus de répit.

Ce moment avait bouleversé son existence. Il n'avait jamais connu une telle sensation. L'émoi qui avait déferlé dans ses veines avait été si violent que, depuis, il n'arrivait plus vraiment à... vivre. Maintenant, Adarsha ne voulait plus de sa peau de fantôme. Il voulait le soleil. Il voulait la lumière. Il voulait resplendir aux yeux de sa belle. Consumé d'amour, ou de folie peut-être – y avait-il vraiment une différence ? – il cherchait un moyen de se faire remarquer, une fois encore, juste *une fois*, dans l'espoir éperdu d'y voir l'étincelle d'intérêt qu'avait reflété ses pupilles. Et lorsqu'il y parvenait, le feu l'embrasait, le parcourant tout entier jusqu'au bout de ses orteils, avant de s'éteindre dans un souffle, ne laissant que le vide, l'attente... et le

besoin urgent de recommencer. Cette vie. Ce n'était plus une vie. Et Adarsha en avait conscience. Surtout que le roi avait promis la main de sa fille au souverain veuf d'une contrée voisine. Et cette rumeur amenuisait encore le souffle vital qui le maintenait debout. Que jamais son regard tendre ne le traverse, le brave garçon ne le supportait déjà plus. Mais imaginer sa vie sans la présence de sa princesse... A mesure que les rumeurs se concrétisaient, le désespoir se creusait dans la poitrine d'Adarsha en un gouffre incommensurable.

Il songea plus d'une fois à se laisser engloutir. Mais l'écho d'une vieille légende locale l'empêchait de basculer. Celle de la sorcière des marais. On entendait son nom dans les bruits de couloir, dans les chuchotements inquiets, dans les oubliettes et les donjons, propageant son poison en un mince filet d'angoisse... C'était pourtant là que résidait l'ultime espoir du salut d'Adarsha. Car oui, la magie noire de celle qu'on appelait la démonsse aux milles visages était son dernier recours avant la mort, bien que l'un et l'autre le terrifiaient tout autant. Alors, un soir de pleine lune, à minuit tapante, il s'arma de son courage et se glissa hors du château pour rencontrer la célèbre sorcière.

Chaque villageois connaissait parfaitement les indications pour la trouver, comme si elles étaient insufflées dans les mémoires des nouveaux-nés le jour de leur naissance. Et pourtant, personne n'arrivait à démêler la vérité de la légende. Sur ordre du roi, qui ne supportait pas la présence d'un suppôt de Satan sur ses terres, les gardes avaient ratissé le coin mais jamais ils n'étaient revenus avec les preuves de son existence. Soit la sorcière des marais s'en tirait par quelques sorts de dissimulation, soit la démonsse aux mille visages n'était qu'une invention des adultes pour faire peur aux enfants le soir. Et, en progressant sur la terre boueuse, dans les ténèbres d'un chemin que la lueur tremblotante d'une lanterne écartait à peine, Adarsha espérait de toute son âme qu'elle n'était pas qu'un conte pour enfant. Les inquiétudes du valet s'évanouirent lorsque, au bout de sa route, se dessina la silhouette incertaine d'une chaumière en ruine. Une cour en friche surplombée d'un vieux tronc pourri, un toit à moitié écroulé orné d'une cheminée fumante et un seul carreau de fenêtre, d'où s'échappait un fragile halo frémissant... Exactement comme le logis de la sorcière était décrite dans sa légende.

Prenant son courage à deux mains, Adarsha tapa quelques coups timides sur le panneau de bois. Devant l'absence de réponse, il s'enhardit à en tourner la poignée. Fumée, sauge et senteurs épicées... Le jeune homme fronça le nez devant cette affluence d'odeurs, ni délicieuses, ni vraiment mauvaises... La cahute était plongée dans la pénombre, faiblement éclairée par la flamme de ses bougies et du feu crépitant sous son énorme marmite. Toutes sortes de plantes et de carcasses d'animaux pendaient depuis les poutres du plafond, lui arrachant une grimace de dégoût. Un fracas le fit bondir de frayeur, et il se baissa pour éviter la forme noire qui fonçait sur lui. Le corbeau le frôla en poussant des croassements mécontents, avant de s'enfuir par la fenêtre dans un froissement de plumes. Une main sur son cœur affolé, l'attention encore rivée sur le carré de nuit qui avait englouti l'oiseau, Adarsha se demanda un instant s'il ne devait pas l'imiter. Passer la porte de ce taudis. Fuir l'endroit et se résigner à son cruel destin...

– Ne faites pas attention à Hassem, il a ses humeurs...

Il manqua de mourir de peur en se retournant vers la voix caverneuse. Une silhouette difforme habillée d'ombres d'où sortait un visage flétri par l'âge et mangé de verrues, s'approchait lentement de lui, le plancher gémissant sous son épaisse robe. Tétanisé par l'apparition, – Adarsha aurait pourtant juré deux secondes plus

tôt que la pièce était vide – le jeune valet se trouva incapable de bouger, ou d’articuler une pensée. Mais elle le dépassa sans lui accorder un regard, s’arrêtant seulement devant son chaudron qu’elle caressa distraitement. La fonte brûlante ne marqua pas sa peau, ni ne lui arracha un cri de douleur. Son visage inhumain se plissa soudain en une multitude de plis pour lui offrir un sourire édenté.

– Alors dites-moi jeune homme, que me vaut votre charmante visite ?

– Je... Je... (Il toussa, tentant de retrouver sa voix asséchée par la terreur.) J’ai besoin de vous...

Adarsha peina à croire que ce murmure roque lui appartenait. Il était si pathétique. Mais la première surprise passée, le valet retrouvait des bribes de courage, le même qui l’avait tiré hors du palais et guidé ses pas jusqu’à la demeure maudite. Alors, ses mots ressortirent avec plus de confiance.

– Sorcière du marais, j’ai besoin de vos services.

La vieille plongea pensivement ses yeux délavés dans sa potion, balayant les effluves de sa main squelettique tandis que de l’autre, elle saisissait un bocal de faïence.

– Pour une femme, fit-elle simplement.

Les craquèlements de sa voix s’étirèrent dans le silence, égrenant ses perles de mépris. Comment s’en étonner ? La sorcière voyait tout, savait tout. Il n’en fallut pas beaucoup plus pour fissurer le courage pourtant renouvelé d’Adarsha, réduisant son assurance à peau de chagrin.

– Pas n’importe quelle femme... (il eut un soupir malheureux) Je veux qu’elle me regarde. Qu’elle m’aime. Qu’elle ne puisse plus jamais se passer de moi... Je veux servir la plus belle femme en ce monde sans jamais plus être invisible pour elle.

Sa voix n’était plus un chuchotement rêche, mais une plainte, une supplique éperdue. Il y avait là tout le désespoir que pouvait ressentir un être, et même le plus dur des hommes y aurait été sensible. Mais y avait-il une quelconque humanité dans le cœur de la démons aux mille visages ?

– Alors, qu’il en soit ainsi... (elle déversa le contenu de son récipient en une pluie de poudre écarlate) Que ta belle te regarde. Qu’elle t’aime. Qu’elle ne puisse plus jamais se passer de toi. Tu serviras la plus belle femme de ce royaume sans jamais plus être invisible pour elle.

La préparation frémit, passa d’un blanc terne à un orange cassé, se mouvant au rythme des incantations de la sorcière. Continuant sa litanie gutturale, elle plongea d’un geste souple quelque chose dans la mixture désormais rouge sang qui troubla à peine sa surface. Une prune, un coing, une pomme. Adarsha ne sut jamais vraiment ce que c’était. Toujours est-il que, lorsque la vieille femme tendit le fruit dans sa direction en lui intimant l’ordre de le manger, il le dévora sans poser de question, avec toute la force de sa conviction, toute l’énergie de sa détresse et celle, bien plus douce, plus paisible, de l’espoir renaissant.

– Présente-toi devant ta princesse et lorsqu’elle posera les yeux sur toi, ton souhait s’exaucera.

– C’est... c’est tout ? Il n’y a pas de... Je ne vous dois rien ?

– Tout a un prix mon ami. Mais le tien a déjà été payé.

L’étincelle qui dansait dans les yeux bleu pâle de la vieille aurait fait frémir le diable lui-même. Mais pas Adarsha. Non, Adarsha, aveuglé par ce miracle, cette promesse inespérée qui allait changer sa vie, tout influencé par sa jeunesse et sa crédulité, crut simplement en sa chance, remerciant sa bonne étoile et l’étranger généreux qui avait épongé sa dette. Il quitta même la lugubre cabane en sautillant, le cœur gonflé d’un

sentiment comparable à celui qui habite les âmes bénies d'un amour réciproque. Et, aux premiers rayons de soleil qui léchèrent la terre, le valet se présenta devant la porte de sa princesse.

Impatient, comme un jeune amant venant chercher la main de sa promise, Adarsha trépignait devant les appartements royaux. Il réfléchissait aux premières paroles qui franchiraient sa bouche, mais le loquet tourna, et la porte s'entrebâilla sur...

Elle.

Sa présence, son aura... Elle était son air. Sa raison d'exister. A l'instant où, d'un mouvement de tête délicat, son regard céruléen se posa sur lui, Adarsha s'étouffa d'émotion. Les papillons remontant jusque dans sa poitrine, le ventre qui se crispe. L'air qui vient à manquer... Il attribuait tout cela à l'émotion, à la solennité de l'instant... Jusqu'à ce que ses poumons coulés d'or n'arrivent plus à respirer, que ses membres se rigidifient en arcades délicates. Que sa peau se craquelle, s'étale, se vitrifie sous l'effet du sortilège. Que son cœur sonne le glas de sa mortalité. En moins d'un battement de paupière, Adarsha n'était plus. La dernière chose qu'il vit de ses yeux d'homme, ce fut sa princesse. Son regard ciel qui s'émerveillait en reflétant sa nouvelle apparence. Son sourire devant ce cadeau inespéré découvert au réveil sur le pas de sa porte. Un cadeau de fiançailles, probablement. Quoi d'autre, pour le plus beau miroir en or massif que le palais n'aie jamais compté ?

– Miroir, mon beau miroir, dis-moi, qui est la plus belle ?

Des mots aussi doux que la brise d'un soir d'été, sorties spontanément de sa bouche altière. La princesse avait parlé tout en caressant le cadre serti de pierres précieuses, et Adarsha en aurait frémi de plaisir s'il avait pu. L'ancien valet s'entendit répondre la plus vraie des réponses : « C'est vous, ma princesse, vous êtes la plus belle... » Pour toujours. *Pour l'éternité*. Il refléta ses lèvres rouges qui s'étiraient en un sourire éblouissant, ses yeux saphir comme aimantés à son corps, ses doigts cramponnés au métal poli, sa peau soyeuse, sa robe de satin, et même le corbeau d'ébène qui vint se percher sur son épaule, qu'elle chassa en soupirant un « Hassem » agacé.

Ça y est. Adarsha avait été exaucé. Sa princesse le regardait. L'aimait. Elle ne pouvait plus se passer de lui... Il allait enfin servir la plus belle femme en ce monde sans jamais plus être invisible à ses yeux.

Et il en serait l'être le plus heureux du royaume.